

VENTE EN GROS:

Au Bureau des Journaux

34, RUE TUPIN

LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.
St-ETIENNE, Constantin.
TARARE, Guichard et Jonas.
VALENCE, Combiér.
VIENNE, Turin.
VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au directeur, M. Jules FRANTZ.



BUREAU A LYON:

Rue de l'Arbre-Sec, 32
Boîte dans l'allée

ABONNEMENT:

LYON

Un an..... 5 »
Six mois..... 2 60
Trois mois..... 1 50

DÉPARTEMENTS

Un an..... 7 »
Six mois..... 3 60
Trois mois..... 2 »

SOMMAIRE

Les Odeurs de la semaine.... Jules FRANTZ.
Bonaventure Furet..... MOREAU DE BAUVIÈRE.
Le Corbeau dans la peau de l'Aigle, fable..... BARRILLOT.
Nos Actrices..... D...
L'Eglise de l'Inquisition..... FERNAND MORENA.
Au Poteau!..... J. SÉVÈRE.
Béranger..... VICTOR CHAUVET.
Miel, chronique..... L'HOMME MASQUÉ.
Les Clochettes..... ALFRED DEBEAUCY.
Boîte du Refusé..... LE REFUSÉ.
Théâtre de Brindas..... BABY.
Chronique de Saint-Etienne..... JEAN PICK.
La Goguette..... JULES CÉLÈS.
Théâtre..... ALFRED DEBEAUCY.
Concert..... CH. MARANDY.
Simplice, feuilleton..... VICTOR CHAUVET.

M. Edouard Clerc, rédacteur en chef du *Mémorial de Lyon*, n'a jamais eu l'intention d'employer une expression diffamatoire contre M. Debeaucy, rédacteur du journal le *Refusé*. Il regrette que M. Debeaucy se soit cru attaqué par un entrefilet publié dans le dernier numéro du *Mémorial de Lyon*, entrefilet auquel il est complètement étranger.
Edouard CLERC.

De son côté l'imprimeur du *Mémorial de Lyon* déclare également ne pas avoir lu l'article en litige et il reconnaît que sa bonne foi a été complètement surprise.

En réponse à une lettre de M. Barrillot, insérée au numéro 1 du *Refusé* et qui contenait, à l'adresse du journal lyonnais le *Démon*, une réclamation de nature à mettre en doute la solvabilité et l'honorabilité de cette dernière feuille, l'un de ses rédacteurs a adressé au *Refusé* une lettre protestant contre le dire de M. Barrillot.

Cette lettre contenait en outre une appréciation fâcheuse de certains faits d'ordre purement littéraire, attribués à M. Barrillot.

Cette lettre n'était pas signée. La rédaction du *Refusé* s'est vue autorisée à considérer cette lettre comme un acte de malveillance anonyme et à ne lui consacrer, dans les colonnes du numéro 2, qu'une mention formulée dans les termes de blâme les plus énergiques.

Cette mention a déterminé l'auteur de la lettre à se faire connaître à la rédaction du *Refusé*.

Il a non seulement renoncé à l'anonymat, mais déclaré spontanément et prouvé que le reproche qu'il avait cru devoir faire à M. Barrillot n'était que le résultat d'un mot mal lisible contenu dans la correspondance de ce dernier.

En présence de la loyauté de cette démarche et de ces explications qui modifient totalement le fond de l'affaire, la rédaction du *Refusé* déclare n'avoir plus aucun motif de maintenir les expressions de blâme dont elle a cru pouvoir user envers l'auteur, aujourd'hui connu, de la lettre mentionnée au numéro 2 du journal.

Quant à la question pécuniaire soulevée par M. Barrillot, offre a été faite de régler immédiatement les sommes qui pourraient lui être dues par le *Démon*, à charge par lui de justifier sa créance.

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 2.

SIMPLICE⁽¹⁾

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

Mon goût pour la musique devint enfin tel qu'il se changea bientôt en passion et que je résolus d'être compositeur. J'en parlai à mon père qui ne parut point étonné, seulement il prit sa pipe qu'il avait laissée éteindre, en frappa la paume de sa main pour en faire tomber la cendre, et après l'avoir rallumée :

— Ça, c'est ton affaire, me dit-il, compositeur, musicien ou n'importe quoi, ça m'est égal, pourvu que le métier que tu choisiras soit honorable. D'ailleurs tu as du pain sur la planche....

Et il retourna bêcher son jardin, tandis que je courrais tout joyeux porter cette nouvelle à ma mère.

— Je pars dans huit jours, lui dis-je; je vais à Paris; avec l'argent que mon père me donnera, je prendrai des maîtres, j'étudierai, et avec du courage j'espère parvenir.

Elle me serra fortement sur son cœur en pleurant et m'embrassa, mais elle ne me dit rien.

Huit jours après, une voiture vint me prendre pour me conduire à la gare; j'avais le cœur bien gros, mais je m'efforçai de rester calme. Seulement, lorsque le conducteur fit claquer son fouet, que les chevaux agitérent en hennissant leurs cous garnis de grelots, que mon père essaya une larme tombée sur sa grosse

LES ODEURS DE LA SEMAINE

Permettez-moi, lecteur, de profiter du calme plat qui règne cette semaine sur notre horizon littéraire pour discuter avec vous le titre de cette causerie.

On appelle odeur, la sensation que produisent sur notre odorat les émanations des corps qui nous entourent.

Toute production littéraire artistique ou sociale a une odeur qui lui est particulière.

Il y a de bonnes et de mauvaises odeurs. Des odeurs attractives et des odeurs répulsives.

En chroniqueur impartial j'offrirai les unes et les autres.

Mais, comme je ne veux la mort de personne et que je serais désolé si on m'apprenait que j'ai causé la moindre asphyxie, j'aurai toujours soin, lorsqu'il m'arrivera des émanations délétères, de prévenir loyalement mes lectrices et mes lecteurs.

Nous nous bouchons le nez ensemble.

Quand j'étais enfant, les hommes noirs, chargés de ma première éducation m'affirmaient qu'on pouvait pécher de trois façons.

— Par la parole.

— Par l'action.

— Par la pensée.

Ils auraient pu ajouter qu'il existait une quatrième manière de pécher :

— Par le nez!

Et en effet, l'odorat joue un grand rôle sur nos destinées.

Voyez ce gras rentier, ce gros heureux, on assure qu'il est encore serviable à ses moments. Mais c'est selon à quelles heures vous aurez besoin de lui.

moustache; lorsque je vis ma mère étouffée par les sanglots, et nos voisins qui avaient voulu me dire adieu, me donner leurs dernières poignées de mains; lorsque je vis toutes ces marques de dévouement et de tendresse, mon calme apparent tomba tout d'un coup, et je n'eus que le temps de me jeter au fond de la voiture pour leur cacher mes larmes. Quand je revins à moi, nous roulions emportés au triple galop des chevaux, que le conducteur excitait joyeusement en faisant claquer son fouet. Je me penchai à la portière et je regardai bien loin, bien loin, mais la voiture venait de tourner la route, et je ne vis plus la maison de mon père! Alors j'eus un moment d'angoisse que je n'oublierai jamais. C'était donc fini? Cette maison où s'étaient écoulés les premiers jours de ma vie, où j'avais été tant aimé, je la fuyais; j'allais me jeter à l'aventure dans une ville immense que je ne connaissais pas et où je n'avais point d'amis. Qu'allais-je devenir? Et faisant un retour dans le passé, je me reportais aux époques les plus saillantes de notre existence, et je tâchais de fixer dans ma mémoire les traits, les paroles et jusqu'aux mouvements de ma mère. Pauvres mères qui aimez vos fils comme la mienne m'aimait, que vous devez souffrir de ces séparations cruelles!

Quand j'arrivai à Paris, le voyage et le temps qui s'était écoulé depuis mon départ avaient apporté un soulagement à ma tristesse. J'allai me loger au quartier latin, dans une petite rue, près Notre-Dame. Ma chambre était ce que vous savez : une espèce de grenier au sixième étage avec une lucarne à tabatière sur les toits, ayant pour tout ameublement deux chaises, une table de sapin et un lit de fer. Cependant il ne m'en fallait pas davantage. Je m'installai, et, deux jours après, je suivais les cours du Conservatoire. Les deux années qui s'écoulèrent furent tout entières consacrées au travail. J'avais appris l'harmonie, et j'étudiais la

Il dîne à midi.

Si, ignorant les usages de la maison, vous avez la fatale inspiration de vous présenter à onze heures trois-quarts, malheur à vous.

— Le cou tendu, les narines tournées du côté de la salle à manger, il flaire!

Malheur à vous, si le moindre fumet, la plus légère odeur vient l'avertir que le potage est servi.

Parlez-lui d'affaire grave, d'intérêt à sauvegarder, de famille, d'honneur même; affaires, famille, honneur ne seront que des mots.

— Il dîne à midi, — il est midi, — il faut qu'il dîne.

Après, il deviendra social, c'est-à-dire un homme poli; et qui sait, il vous fera peut-être l'honneur de vous dire qu'il a très-bien dîné.

Nous sommes dans un séminaire.

Les acres odeurs des parfums mystiques, en frappant l'imagination des jeunes novices, en décideront peut-être quelques-uns à se faire prêtre.

Ceux qui ont respiré l'odeur enivrante de la poudre renonceront difficilement à ces terribles mais imposantes émotions du champ de bataille.

C'est l'odeur de l'étable qui ramène le bétail à l'écurie.

Les odeurs d'une bonne volaille auront toujours plus d'empire sur un curé gastronome que les odeurs de M. Veuillot.

Il y a des odeurs qui en font oublier d'autres.

Mais ne nous laissons pas entraîner plus longtemps sur ce sujet et occupons-nous de justifier le but de cet article.

Il nous vient de Rome une odeur d'encens, qui succède à celle de la poudre.

Un grand service funéraire a été célébré, vendredi dernier, à la chapelle Sixtine.

Le pape a prié pour le repos des *zouaves pontificaux* morts... à la peine.

fugue et le contre-point. Pour mieux me pénétrer de cette langue divine, je suivais presque toutes les représentations de l'Opéra. Que de beaux rêves j'ai faits! Que de fois mon cœur a battu d'enthousiasme en voyant cette foule élégante écouter, recueillie et haletante, le chef-d'œuvre qui la charmaient! Souvent aussi, pendant les grands soirs d'été, j'allais me promener dans les allées désertes du Luxembourg. Je regardais machinalement les formes indécises qui passaient près de moi, enlacées deux à deux, et si par hasard un rire étouffé, ou le bruit d'un baiser parvenait jusqu'à moi, je frissonnais de la tête aux pieds.

Un soir, après une journée laborieuse, j'allai me reposer au jardin selon mon habitude. Il était huit heures, environ, une brise légère faisait trembler les feuilles des arbres, et du ciel, tout ruisselant d'étoiles, tombait une douce et poétique clarté. De petits frissons à peine sensibles, comme le souffle d'un enfant, couraient dans l'air tout imprégné de senteurs. Un peuple d'insectes bourdonnait sous les pieds, sur la tête, dans l'herbe, dans les interstices des pierres. Quelquefois une étoile glissait dans l'azur et y traçait un lumineux sillage. Je m'étais assis et je songais. Tout à coup je me sentis tiré par mon paletot, et je vis un petit bonhomme de cinq à six ans, planté devant moi, qui me regardait avec de grands yeux familiers. En même temps, une femme qui était probablement sa mère, s'avancait vers nous.

— Veux-tu laisser le monsieur! dit-elle en venant prendre l'enfant qui me regardait toujours avec un doigt dans sa bouche.

— Ne le grondez pas, lui dis-je, il n'est pas bien coupable.

Et j'embrassai le marmot qui se mit à sourire. La mère rayonnait.

Vous savez, mon ami, que si l'on met une femme

La France n'ayant eu que *deux tués* on ne dit pas si on lui a fait son petit service.

Après ça — nous avons plutôt l'habitude d'en rendre que d'en recevoir.

Une nouvelle feuille qui vient de se créer à Paris, nous amène de par son titre, une odeur de roussi. *Satan*, journal quotidien illustré, à 0 fr. 05 c. le numéro.

Une étrange odeur nous arrive de par les mers. « L'île de Tortola vient de disparaître avec ses dix-mille habitants. Elle faisait depuis deux cents ans partie des possessions anglaises. »

Cette île était probablement machinée... pour la circonstance.

Vous verrez que les Anglais la repêcheront un jour ou l'autre.

On raconte également une scène de pugilat qui se serait passée au palais de justice de Paris, entre un banquier et un avocat.

Le barreau serait-il en mauvaise odeur avec la finance?

Nous ne sommes également pas en odeur de sainteté avec *l'Indépendant*, de Saint-Etienne.

Il paraîtrait que ce journal, en relevant un de nos articles, a prouvé péremptoirement qu'il n'avait pas plus de savoir-vivre que de savoir-faire.

Il existe bien à Lyon une dernière odeur, mais elle sent tellement mauvais, que je préfère ne pas en parler.

Plus on remue la fange, plus elle salit.

JULES FRANTZ.

Nous prions la personne qui nous a envoyé le premier article d'une étude intitulée : *De l'influence des Jésuites sur l'aristocratie lyonnaise*, de vouloir bien passer à notre bureau.

(Le Secrétaire de la rédaction.)

sur le chapitre de son enfant, la sympathie marche vite. Ainsi fut-il; nous causâmes longtemps, et quand je la quittai je pus croire que je connaissais sa vie tout entière.

Je rentrai chez moi, par le chemin le plus long, avec un peu de vague dans le cœur. Cette femme dont j'ignorais l'existence une heure auparavant, me préoccupait à un point que vous ne sauriez croire. Non pas qu'elle fût absolument jolie, mais le timbre de sa voix était si doux, et il y avait tant de poésie dans l'air! Le ciel maintenant me paraissait bien plus bleu, les étoiles bien plus brillantes, et j'aurais fait volontiers un sonnet à la lune, dont la lumière d'argent allongeait mon ombre.

Le lendemain, comme vous pensez, je courus au Luxembourg. Elle n'était point encore arrivée; je dis point encore, parce que je ne doutais pas qu'elle vint, bien qu'elle n'eût rien promis. J'attendis en me promenant, é tirant mes manchettes, faisant et refaisant vingt fois le nœud de ma cravate, et dormant à mes cheveux que je portais fort longs, un pli plus séduisant. J'allai même jusqu'à composer dans ma tête ce que je devrais lui dire. Je polissais des phrases, je mettais ma pauvre cervelle à l'envers pour trouver des mots qui fissent bonne mine, et je redisais cent fois et de cent manières différentes les mêmes pensées et les mêmes choses. Vous souriez, mon ami, mais je vous jure que j'étais dans une perplexité bien grande en me posant cette simple question : Iras-tu vers elle ou attendras-tu qu'elle vienne à toi? Mais le hasard qui est souvent plein d'esprit, trancha heureusement la difficulté.

— Elle ne vint pas? demandai-je.

— Hélas! répondit Simplicie, elle ne vint pas, et j'eus ce soir-là ma première déception.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Voir le numéro du 10 novembre 1867.

AUTOBIOGRAPHIE

BONAVENTURE FURET

Lorsque je fus résolu à expérimenter l'individualisme, ne voulant me mettre en route qu'avec un bagage de raisonnement suffisant, je cherchai dans les principaux ordres d'idées, la théorie de ce long mot.

En religion — qui est la base d'où tout homme bien pensant doit partir, — je rencontrai de prime abord une difficulté : je trouvai l'individu scindé sans être multiplié, ce qui me parut énormément difficile à concevoir.

En effet, on nous apprend que Dieu est triple et unique ; on nous dit que le Père a un Fils ; mais que le Fils étant éternel comme le Père, le Père n'est Père qu'à la condition de n'avoir pas donné naissance à son Fils, ce qui est le fait de beaucoup de pères humains, mais ce qui n'est pas une obligation absolue de la paternité, laquelle s'en amoindrit même considérablement, à ce que prétendent les lois naturelles. Il y a, en outre, le Saint-Esprit qui fait partie de cette mono-trilogie céleste et qui, pour symboliser la science universelle, s'est manifesté — je ne sais pourquoi — sous la forme d'un pigeon.

Fort inquiet de ne pouvoir pénétrer le fond de cela, je fus trouver un bon moine qui s'était retiré du monde, probablement parce que le monde n'avait pas besoin de lui, et je lui soumis humblement mon cas.

Mon fils, me répondit-il, *scientia divina ignorantia est*. C'est du mauvais latin, mais c'est une bonne pensée. Vous êtes, à ce qu'il me paraît, un élève voltairien — autant dire : un apprenti répruvé. — Or, pour votre gouverne spirituelle et le salut de votre âme, je vous dirai que le meilleur moyen de remercier Dieu de ce qu'il nous a donné la raison, c'est de ne pas nous en servir. Allez et ne péchez plus... que sept fois par jour, ce qui est la ration du juste.

Je m'en allais, fort peu éclairé par cette réponse, lorsque je rencontrai un journaliste à qui je parlai de mon embarras.

Parbleu ! me dit-il, cela n'est pas nouveau : N'as-tu pas vu dans la mythologie, l'une des plus ingénieuses productions de l'esprit humain, que l'on adorait le même Dieu sous vingt noms, selon les différentes attributions qu'on lui prêtait ? L'humanité, vois-tu, ne fait du neuf qu'avec du vieux, et elle a pris pour *vade-me-cum*, l'ART D'ACCOMMODER LES RUSTES. Sur ce, bonsoir, et que la philosophie te garde !

Cette fois, la réponse était un peu plus claire ; mais comme celui qui me l'avait faite était un journaliste à qui l'on avait refusé jadis l'autorisation, je le soupçonnai quelque peu de démagogie — ce qui est une horreur — et j'abandonnai le point de vue religieux comme étant anti-logique, ou tout au moins, fort putatif et incertain.

Je me réfugiai alors dans la politique où je vis bientôt que l'individualisme était plus cité qu'existant.

Je m'aperçus, après avoir pris part à un grand nombre de meetings, après avoir lu force journaux sérieux et dépouillé maints vieux manuscrits, qu'en Amérique, il consiste à porter un revolver en breloque, afin de pouvoir brûler librement la cervelle à son voisin (Pour un pays neuf, c'est une idée neuve) ; qu'en Russie, il consiste à avoir des serfs quand on est seigneur, et un seigneur lorsqu'on est serf ; qu'en France il consiste... à laisser là mon énumération qui empêcherait le présent ouvrage d'être compris dans les bibliothèques communales, ce qui me mettrait au désespoir.

Découragé par mes recherches infructueuses dans la théorie, je me dis que la pratique m'instruirait sans doute mieux, et voici quelques incidents de ma vie qui eurent trait à cette difficile question.

Comme j'étais enfant naturel, ce qui signifie sans doute que les autres ne le sont pas, j'essayai, poussé par un mouvement de curiosité, de retrouver mon père ; mais on m'apprit que j'étais dans l'obligation d'épuiser pour ma mère toute ma dose d'amour filial, la recherche de la paternité étant interdite. J'eus beau me creuser la tête pour savoir comment il se faisait qu'un père qui abandonne son enfant, et un enfant qui veut connaître et embrasser son père, la loi protège le premier et frappe le second, je n'obtins que cette explication fort peu... explicite : C'est comme ça !

Un jour que l'idée de chasser m'était venue, un gendarme m'ayant rencontré, me fit traduire devant un tribunal où j'eus avec le président le colloque suivant :

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes prévenu d'avoir chassé sans permis.

Moi — J'ignorais qu'il en fallût un.

LE PRÉSIDENT. — La loi est expresse à ce sujet.

Moi — Je ne connais pas la loi.

LE PRÉSIDENT. — Vous devez la connaître.

Moi — Pardonnez-moi, M. le Président.... mais je sors d'un lycée du gouvernement — et le gouvernement doit être conséquent avec les obligations que nos constitutions nous imposent — et je vous affirme que l'étude de la loi n'est pas comprise dans le programme universitaire.

Pour toute réponse, je fus condamné à une amende et à de la prison.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

(A continuer).

LE CORBEAU DANS LA PEAU DE L'AIGLE

FABLE.

Un vieux corbeau goutteux, au bec en dents de scie, Tant il avait rongé de cadavres humains, Boitant et croassant à travers les chemins, Errait en se disant l'oiseau du vrai Messie !

En corbeau, très-audacieux

Il eût voulu régir la terre et les cieux.

Il avait pour refuge un temple ancien, gothique,

Un représentant du passé,

Où maint écho chuchote un refrain de cantique

Sur l'ombre du monde effacé.

Et c'est là qu'il rêvait de grandeur et de gloire

Quand le soleil couchant fait place à la nuit noire.

Le noir étant son fait, il désirait, c'est sûr,

Voir en encre changé le firmament d'azur,

Mettre un crêpe au soleil, à la lune des voiles,

Et de sa plume noire effacer les étoiles !

Son rêve était hardi, comme vous le voyez ;

Mais les corbeaux rêveurs ne sont pas effrayés,

Ils ne doutent de rien, si ce n'est de leurs ailes

Quand il faut s'élever aux voûtes éternelles

À la hauteur de l'aigle. Or, il vint à l'esprit

Du fouilleur de tombeaux une idée ; il se dit :

L'oiseau de Jupiter me prêterait les siennes.

Je veux avoir le monde, et sous les lois anciennes

Il faudra qu'il s'incline ou me dise pourquoi !...

Un vieux aigle pelé, sinistre et solitaire,

Mort vint à tomber sur la terre,

Dans la fange souillant son plumage de roi.

De son bec acéré l'habillé de noir fouille

Ses flancs, l'écorche et prend son auguste dépouille.

— Cette fois, se dit-il, la terre est bien à moi !

Je vais donc des corbeaux diriger les cohortes !

Mais quand il veut frapper l'air de ses ailes mortes,

Chacune se déchire ainsi qu'un éventail.

Alors un paysan aux mains robustes, fortes,

Saisit l'oiseau médis, ce triste épouvantail,

Et tout sanglant, le cloue au milieu d'un portail !

BARRILLOT.

(Toutes les poésies de notre collaborateur Barillot, publiées par le REFUSÉ, sont complètement inédites.)

NOS ACTRICES

DEUXIÈME ARTICLE

THÉÂTRE DES CELESTINS

M^{lle} D'HERBLAY

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1832	35 ans	28 ans	37 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A toujours le nez rouge. — Figure sympathique. — Gante facilement 7 3/4. — Pose pour la femme incomprise. — Toilette et distinction — A l'habitude, lorsqu'elle joue, de mettre des petits cailloux dans sa bouche, ce qui agace le spectateur. — Comédienne d'instinct, mais actrice molle. — Très-molle. — Trop molle. — Romanesque. — Très-romanesque. — Trop romanesque !...

Succès. — Piccolino. — Les Ganaches. — Le Fils de Giboyer. — Le Piano de Berthe. — La Vie de Bohème.

M^{lle} SMITH

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1834	33 ans	25 ans	33 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Un talent réel, mais une diction manquant de variété. — Peut se passer de corset. — Des cheveux à elle ! — Figure expressive. — Aspiration poétique. — Mélancolie.

Succès. — Marion Delorme. — Ruy-Bias.

M^{lle} MEYRONNET

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1832	35 ans	26 ans	30 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Fait regretter M^{lle} Jacops. — Manque de goût dans ses toilettes. — Chante faux. — Diction affectée. — Caractère charmant.

Succès.... d'estime.

M^{lle} MEYER

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1830	37 ans	25 ans	39 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Pose pour le torse. — Adore les truffes et en porte toujours une sur elle. — Tailleur de son précédent état, coupe et découpe elle-même ses robes. — Spirituelle et désintéressée dans la vie privée. — Au théâtre, se décollette jusqu'à la ceinture, mais voilà tout.

Succès. — De plastique et d'esthétique.

M^{lle} CLARISSE

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1841	26 ans	16 ans	28 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Passée. — A l'état de tige desséchée. — N'aime plus les chauves. — Protégée par sa mère. — Porte ordinairement des bateaux dans ses bottines. — Aime à faire poser les cailloux. — Service régulier. — Souvent malade. — Affection sincère pour M^{me} Ballaury. — Mollet bien peigné. — Se moque souvent du public qui le lui rend bien. — Se prépare à jouer les travestis. — Envoie des notes au Refusé.

Succès. — Dans les corridors et auprès des corniches.

D....

(A continuer.)

N° 5

ÉTUDE SUR LE XVI^e SIÈCLE

L'ÉGLISE DE L'INQUISITION

LE PROTESTANTISME RÉFORMATEUR

Question d'argent. VÉNALIA ROMOE...

Les ordres militaires payaient aussi leur tribut à tous ces scandales. Aussi voit-on le roi de Portugal faire dispenser du vœu perpétuel de chasteté les religieux militaires établis dans ses Etats, et permettre le mariage à tous ceux qui s'y engageaient à l'avenir. Le but de cette dispense était de remédier à tous les abus de ces chevaliers qui avaient rempli le royaume de leurs enfants naturels. Mais il en résulta encore un autre abus : les grands biens que la foi et la piété avaient procurés à ces ordres, au lieu d'être employés, suivant leur destination, contre les ennemis du nom de chrétien, devenaient la proie de courtisans voluptueux qui n'avaient jamais regardé en face un infidèle armé.

Au milieu de cette désolation générale, le clergé négligeait de s'instruire, il avait relégué dans un coin la science et l'écriture comme des meubles inutiles qui avaient fait leur temps.

D'un côté, on voyait l'affectation du savoir, de l'autre, l'ignorance la plus profonde. La théologie prenait souvent la place de l'Evangile, on mêlait le sacré et le profane.

Jupiter et Vénus se rencontraient avec Jésus-Christ et la vierge Marie. Des prédicateurs vulgaires se répandaient parmi le peuple, auquel ils enseignaient des erreurs et des superstitions. Chaque ordre religieux, chaque Eglise avait un saint particulier dont les panégyriques étaient environnés d'absurdités sans fin.

Un jour on demandait au cardinal Bembo pourquoi il n'allait pas au sermon.

« Qu'irais-je faire, répondit-il, quand on n'y entend jamais que le docteur subtil discutant contre le docteur angélique, puis Aristote arrivant en troisième pour trancher la question proposée.

Voilà ce qu'étaient les mœurs et le savoir, le zèle et la charité de la majeure partie du clergé au commencement du XVI^e siècle, depuis le trône pontifical jusqu'au dernier religieux ignoré dans la solitude de son cloître. Grâce à Dieu, il y eut des hommes qui firent exception dans ce sombre tableau ; nous les verrons à leur heure, s'efforcer par leurs exemples et par leurs écrits de ramener le calme sur ce gouffre agité où pérécissaient les grandes vertus de l'Eglise de Dieu.

Mais il nous reste encore un coin du tableau de la désolation et des scandales du clergé.

Pour satisfaire tous les désirs qui naissent de la luxure, tous ces appétits qui ont toujours faim, il fallait de l'or, de l'or à jeter aux fanges des voluptés ; et puis, pour cacher toutes ces débauches ou plutôt pour imposer silence à la bouche qui voudrait s'élever contre toutes ces hontes, il fallait de la puissance, mais une puissance qui fût à même de disposer de la vie et de la mort. Comment le clergé du XVI^e siècle pourra-t-il se procurer tout cela ? Ah ! il n'est pas embarrassé pour si peu, il vendra tout, les charges ecclésiastiques, les prières, les prédications, jusqu'à la grâce de Jésus-Christ. Rome est un gouffre où disparaît presque tout l'or de la chrétienté.

Ulric de Hutten, surnommé le Démosthènes allemand, nous dit, dans un ouvrage qu'il composa sous le titre de la *Trinité romaine* :

« De Rome, on rapporte trois choses : une mauvaise conscience, un estomac délabré et la bourse vide ; trois choses n'y sont pas crues : l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, l'équité ; on y fait trafic de trois choses : de la grâce du Christ, de dignités ecclésiastiques et de femmes. »

Je ne veux pas croire que la grâce de Jésus-Christ ait abandonné les pontifes romains au point de ne plus avoir foi en ce qu'ils enseignaient eux-mêmes, qu'il nous soit permis de ne pas admettre entièrement les paroles d'Ulric de Hutten ; mais il est hors de doute que l'on y vendait la grâce du Christ. « Que dire de ceux qui sur la foi des indulgences endorment les consciences, nous dit Erasme, et mesurent, presque montre en main, la durée du purgatoire dont ils calculent, sans crainte de se tromper, les siècles, les années, les jours, les heures ? Il n'y a pas un marchand, pas un soldat ou un juge qui ne croie, moyennant l'offrande d'un écu, après en avoir volé par milliers, pouvoir laver toutes les souillures de sa vie.

Les prêtres surent profiter, pour remplir leur trésor, de l'ignorance et de la superstition des peuples. On prêchait qu'il existe un trésor immense de mérites composés de bonnes œuvres que les saints ont faites au-delà de ce que demandait leur propre salut, et ils affirmaient que le Souverain-Pontife a la disposition de ce trésor inépuisable et le droit d'en étendre la bienfaisante efficacité à qui bon lui semble, moyennant telle ou telle pénitence qu'il indique, telle ou telle somme d'argent que son tarif règle et détermine. Pour tout il fallait de l'argent, partout on vous demandait de l'argent. La chaire, qui n'aurait dû servir qu'à annoncer la parole de Dieu, ne retentissait plus que de la voix d'un quêteur qui toujours demandait de l'argent (1).

Aussi, comme pour servir de résumé à toutes les méthodes employées par le clergé pour remplir ses coffres, il n'est besoin seulement que de citer les paroles d'un général de l'ordre des Carmes, qui vivait à cette époque :

Venalia Romæ
Templa, sacerdotes, altaria, sacra, coronæ,
Ignis, thura, calum est venale, deusque.

Tout se vend à Rome : temples, prêtres, autels, choses sacrées, couronnes, feu, encens, ciel et jusqu'à Dieu lui-même.

Avec de semblables exemples et de pareils scandales, quelles vertus pouvaient germer dans le cœur du peuple fidèle ? quelle route pouvait-il suivre dans sa marche vers Dieu ?

Fernand MORENA.

(A continuer).

An Potem !

M. REYNIER

COMÉDIEN, ORATEUR ET POÈTE.

Né de parents pauvres, mais canuts, M. Reynier montra, dès sa plus tendre enfance, un goût prononcé pour les planches, qu'il devait illustrer plus tard avec tant d'éclat. — Il fit ses études sous la direction d'un poète averti, qui lui apprit en peu de temps à parler français comme une vache espagnole.

(1) Un prédicateur disait un jour du haut de la chaire : « Vous me demandez, mes frères, comment on va en Paradis. La cloche vous l'enseigne, quand elle vous dit : dan-do, dan-do, dan-do (en donnant) ! »

Il s'est fait à la Croix-Rousse une immense réputation avec ses *œuvres*. La façon élégante, originale et toute particulière avec laquelle il les manie, le place d'emblée au premier rang parmi ses pairs.

Il quitta Lyon pour aller à Vienne... donner quelques représentations dramatiques pour les pauvres, puis il quitta Vienne, où il laissa les meilleurs souvenirs, pour revenir à Lyon.

A peu près à cette époque il inventa les réchauds à l'huile — Ça ne prit pas ! — Découragé, mais non abattu, il se rejeta de nouveau dans la carrière artistique...

Et littéraire !!!!! Il composa, sous la signature de Jasmin (ne pas confondre avec l'autre), une série de *sonnets* fameux par leur orthographe et leur richesse poétique.

Il débuta au théâtre de la montée Roy, par les rôles d'*amoureux* !!! puis passa successivement de *jeunes premiers* !!! aux *comiques marqués*, dans lesquels il séjourna quelque temps, pour finir enfin par l'emploi des *pères nobles*. Il créa *Rodin* et *Girodot* avec succès.

LE CERCLE DES FAMILLES ?

ET SON SIÈCLE,

Ou les petits actes de ce théâtre (1).
Etude de mœurs (1866).

Le théâtre représente un foyer (pas de lumière ?) C'est l'heure de la répétition, les amateurs des deux sexes arrivent successivement.

Je reconnais le fils de mon portier, le frère de mon frotteur, ma blanchisseuse, M. et Mme Cabot et leurs enfants, etc., etc.

On parle avec animation... pour se réchauffer ! Entre la fille du directeur, M^{lle} Rose. Un silence éloquent se fait entendre.

A travers un carreau de vitre cassé, depuis sa naissance, on entend sonner 9 heures au coucou de la garçote d'en face.

Tout à coup, au bas de l'escalier de service, une petite toux sèche trouble le silence général, et aussitôt un petit personnage, sec, jaune, osseux et pas plus haut que ça, apparaît dans le cercle... de lumière projeté par la chandelle.

Je jette un cri !

Il me semble que je vois entrer l'HOMME GUANO. Je commettais une monstrueuse erreur, dont je demande humblement pardon à l'auteur, car... celui qui venait d'entrer c'était :

M. Jean-Baptiste REYNIER, Le directeur, et le plus grand comédien de l'endroit !!! A son aspect, mâles et fem...mes se précipitent vers lui et baissent avec amour la frange de son pantalon.

Touché, mais non étonné, le directeur soulève à plusieurs reprises quelque chose de crasseux qu'il a sur la tête et qui a dû être un chapeau.

Puis, il s'assied devant une table boiteuse, et d'un geste élégant réclame le silence.

— Il va parler, il va parler !... s'écrie la foule enthousiasmée.

M. Reynier cherche un moment sa fille... et son inspiration qui devait lui venir sous la forme d'un papier préparé à cet effet.

L'une et l'autre n'arrivant pas, le directeur se décide à commencer. Il souffle, siffle, toussie, crache, met et remet ses lunettes, se gratte l'oreille, le front, le menton, et enfin se lève en jetant un regard patelin sur son auditoire.

— Lyonnaise !... Un interrupteur. — Je demande la parole pour un fait personnel.

Le directeur continue : — J'ai voulu réunir dans ce foyer tout ce que Lyon possède de talent et d'esprit. J'ai réussi au delà de mes vœux.

— Mais, pour qu'il puisse sortir un fruit utile du commerce de nos rares intelligences, il fallait, pour vous commander, un homme qui, par ses qualités littéraires, sa réputation et son génie personnel, fût encore au-dessus de vous. — Cet homme je l'ai trouvé.

— C'est moi !

— Je fondai le Cercle des familles.

— Ce cercle... (à part) voilà où je commence à avoir besoin de mon papier. (haut). — Ce cercle (à part). Et Rose qui n'arrive pas. (haut). — Ce cercle...

L'Interrupteur continuant. — ... vicieux...

... Est institué pour le développement...

L'Interrupteur continuant... des muscles.

... des sciences et des arts. Seule...

L'Interrupteur. — Qu'il y reste !

— Seule (où ai-je mis mon papier?)... l'association des forces collectives (mon papier?)... et humaines (mais où diable ai-je mis mon papier?)... peut faire réussir (ah ! voilà ma fille)... en les répudiant (à part - à sa fille ?) (Rose, est-ce que par hasard tu aurais eu besoin de mon papier?)... ces grands bienfaits qu'appellent de tous leurs vœux les hommes dévoués aux classes laborieuses.

— Ouf... je suis à bout. (Il boit de la tisane.)

Rose. — Messieurs, je vous prie de remarquer que mon père vient de faire un mot. C'est le deuxième.

Le directeur reprenant. — Il... (ah ! voilà mon papier!). — Il manquait à Lyon une institution littéraire; — j'eus du nez, — je regardai autour de moi et je choisiss ceux « qui à défaut de talents réels avaient au moins le sentiment intime de cet art dont nous nous imposons pour mission d'être les dignes représentants. »

Notre cirque des familles était créé, c'est-à-dire, un lieu qui « devait procurer des soirées agréables... et saluaires à l'aristocratie lyonnaise. »

Le choix des pièces a toujours été choisi exclusivement dans le répertoire de Scribe, ce Berquin moderne; drames intimes, comédies, proverbes, etc., le tout de bon goût sans exclure la gaieté.

Vous allez voir, Messieurs, si j'ai largement rempli mes promesses.

Pour rester fidèle à mon programme, en deux ans, j'ai successivement donné à mon public :

LA SERVANTE DU CURÉ (Scribe), joué par ma fille avec succès. LA MAÎTRESSE DE LANGUE (Scribe), joué par ma fille avec succès. Comment l'esprit vient aux garçons (Scribe), joué par ma fille avec succès. LA FOUR

QUÉ QU'EST QU'ÇA (Scribe), joué par ma fille avec succès. Le Lorgnon de l'AMOUR (Scribe), joué par ma fille avec succès. Le Code et l'AMOUR (Scribe), joué, etc.

Le Billet d'AMOUR (Scribe), et la Carotte, de moi !

.... Messieurs, la modestie seule m'empêche de

(1) Un fort volume. Librairie du Refusé (affranchir).

nommer ici mes autres productions. Elles se recommandent d'elles-mêmes par leur cachet de bon goût et leur distinction.

Mes enfants... en songeant à mes succès, à ceux de ma fille... l'émotion me gagne... Lyonnaise... Lyonnaise !...

Je vous aime !... Qu'est-ce qui me passe une chique ?

Rose. — N'est-ce pas, Messieurs, que mon père parle comme chantent les rossignols ? L'Interrupteur... Rollin.

La cour, etc.
Vu, etc.

Déclare M. Jean-Baptiste Reynier, comédien et directeur du Cercle des familles, hors concours, et lui décerne un poteau de dixième classe à part.

J. SÉVÈRE.

Nous informons nos lecteurs que M. Victor Chauvet publiera à partir du prochain numéro, une série d'articles sur *l'Histoire morale des Femmes*. de M. Ernest Legouvé, dont les exigences du *Réveil* l'avaient obligé à ne faire qu'une étude incomplète.

PORTRAITS AU FUSAIN

BÉRANGER

La tourmente révolutionnaire s'était apaisée, la vieille Europe vaincue par le courage et le patriotisme des armées républicaines, rassemblait ses forces, les concentrait, comme si elle eût eu le pressentiment de son agonie prochaine, et l'histoire écrivait déjà cette gigantesque épopée qui commence à Ajaccio pour finir à Sainte-Hélène.

A la monarchie allait succéder une société nouvelle, rendue plus docile par la Terreur, et la France, qui portait dans son drapeau les noms glorieux de Marengo et d'Austerlitz, ne prévoyait pas encore le deuil immense de Waterloo.

Pour chanter ces victoires et surtout pour se consoler de cette défaite, il fallait un poète, mais un poète d'instinct populaire, un génie familier, si j'ose le dire.

Ce génie, ce fut Béranger.

Pierre-Jean de Béranger naquit en 1780, à Paris, chez son grand père qui était tailleur, rue Montorgueil, où il resta jusqu'à l'âge de neuf ans. A neuf ans, il partit pour Péronne, vers une tante paternelle qui tenait dans ce pays une petite auberge. C'est là, c'est chez cette bonne femme qui possédait un débris de bibliothèque, que notre futur chansonnier national lut pour la première fois Voltaire, à qui peut-être il dut cette irrévérence sceptique qui le caractérisait déjà. Tout le monde connaît cette histoire. Un jour que le tonnerre grondait, il fut atteint par la foudre, malgré les aspirations que sa tante avait faites pour désarmer le courroux du ciel. Il fut porté sur son lit dans un assez piteux état, et quand il revint à lui, ses premiers mots furent : « Eh ! bien, ma tante, à quoi sert donc ton eau bénite ? »

Après un séjour à l'école primaire de Péronne, dont il était le *citoyen* le plus influent, car il y haranguait ses condisciples, rédigeait en leur nom des adresses et prononçait des discours les jours de fête nationale. Il entra à quatorze ans, dans l'imprimerie de Laisné, où il apprit en travaillant la grammaire et l'orthographe. Puis à dix-sept ans il revint à Paris où il retrouva son père dont je ne vous ai point parlé, car il ne semble pas qu'il ait exercé une grande influence sur sa vocation. Enfin, l'année suivante, il commença à faire des vers et à composer des chansons ; il écrivit même une comédie contre les petits crevés d'alors, qu'il intitula : les Hermaphrodites.

« Mais ayant lu avec soin Molière, dit M. Sainte-Beuve, à qui j'emprunte ces détails, il renonça, « par respect pour ce grand maître, à un genre « d'une si accablante difficulté. »

Il eut aussi pendant quelque temps l'ambition de composer un poème épique, *Clovis*, mais déjà découragé par la misère, il finit par renoncer tout à fait à cette idée sur les conseils de Lucien Bonaparte, qui lui céda sa pension de l'Institut. Et à ce propos, le critique que j'ai déjà cité remarque très-justement qu'il est piquant que celui qui ne veut pas être de l'Académie, ait commencé par avoir part à des émoluments d'Académie.

C'était alors le temps des rêves de gloire et d'amour, le bon temps, car le poète montait *lesté et joyeux* les six étages de son grenier, de ce grenier où l'on est si bien à vingt ans, surtout quand il est éclairé par les beaux yeux d'une Lisette et égayé par des amis sincères.

En 1809, il entra en qualité d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, où il resta jusqu'en 1821, mais à cette époque, en publiant le deuxième recueil de ses chansons, il se souvint de ce qui lui avait été dit en 1815, lors de la publication du premier, et il ne remit pas les pieds dans son bureau.

Sa chaîne brisée, l'aigle prit son vol. D'ailleurs, le goût des chansons le gagnait de plus en plus, et le *Dieu des bonnes gens* qu'il chanta chez M. Etienne à un dîner où il y avait nombreuse et spirituelle compagnie, lui fit entrevoir nettement sa vocation. En effet, jamais applaudissements ne furent plus unanimes et spontanés !

Béranger avait trouvé sa voie, et la France comptait un génie de plus.

Un point qu'il ne faut pas oublier à propos de Béranger, c'est son désintéressement ; car, c'est là ce qui le caractérise, fauteuil à l'Académie, mandat politique, décoration, il refuse tout, et persiste toujours à ne vouloir rien être.

La fleur des champs brille à ma boutonnière : s'écrie-t-il, comme un philosophe revenue des vanités de ce monde.

Hélas ! que de prétendus sages qui vont criant plus haut que lui leur dédain de ces vanités, et qui tendent leurs mains à qui veut les remplir. Mais passons : ce sont là les impuissants de la littérature, les poètes dont la muse est marquée sur l'épaule, les philosophes du ruisseau, et notre colère pour rester digne ne doit pas descendre jusqu'à eux.

Quant aux opinions politiques de Béranger, elles sont trop connues pour que je m'y arrête. D'ailleurs il les a lui-même résumées avec une franchise dont on ne trouve que trop peu d'exemples, dans la préface de 1833. Il aimait l'Empereur, mais toutefois sans avoir une confiance aveugle en lui, et sa grande amitié à bien plutôt été le peuple, qu'il appelait sa muse.

Ce sera là son éternelle gloire : avoir compris le peuple et l'avoir aimé.

Quant à ses opinions religieuses, voici ce qu'il nous dit :

« Quand de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré ; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ; les croyants qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois par représailles l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je ne suis jamais allé jusque-là ; je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. (Préface de 1833.)

Et maintenant qu'il me soit permis de laisser le côté biographique de mon sujet pour dire quelques mots du côté littéraire.

Béranger est un génie admirablement complet dans son ordre, et incontestablement classique, si ce mot veut dire, comme beaucoup le pensent, celui qui fait loi et qui arrive au plus haut point de perfection dans son art. Ce qu'était la chanson avant Béranger, et ce qu'elle a été après lui, prouve d'ailleurs suffisamment ce que j'avance. Avant lui, et depuis maître Adam, le menuisier, — je parle de longtemps, comme vous voyez — jusqu'au XVIII^e siècle, la chanson était un genre si anodin qu'elle n'avait pas encore droit de bourgeoisie au Parnasse. Quelques chansonniers, principalement les contemporains de Béranger, avaient réussi à la rendre presque populaire à force d'esprit et de verve, mais elle n'en était pas moins restée une chose très-secondaire. Je ne parle pas de la Fronde, où l'on chanta beaucoup, car ce qu'on chantait n'était pas des chansons, comme je l'entends ici, à moins qu'on appelle de ce nom des couplets rimés à la hâte, sans souci de la forme, et où le vers qui portait le trait ou qui était censé le porter, était tout.

Enfin, Béranger vint, et la chanson se fit une belle place au soleil de l'art. Tour à tour tendre et railleuse, philosophique et légère, chaque vers renferma une pensée ou une larme cachée dans un sourire. En même temps, son cadre s'agrandit, et elle fut parfois une véritable comédie en trois, quatre ou cinq couplets, plus complète, plus dangereuse pour ceux qu'elle châtiait en riant — *Castigat ridendo mores*, — que bien des comédies que nous avons vues et que nous voyons encore s'étaler fièrement. Aujourd'hui, bien que Béranger soit mort, la chanson ne redescendra plus et restera, tout le monde en est convaincu, à la place qu'il lui a faite, car si le grand chansonnier n'a pas eu de rivaux, il a des successeurs de talent qui sauront conserver ses traditions.

VICTOR CHAUVET.

MIEL

Depuis que M. Emile Guimet a commencé au Grand-Théâtre les répétitions du ballet de l'illustre et profond Dallia, il ne boit plus, ne mange plus, ne dort plus. Il a des cauchemars affreux.

Il rêve toutes les nuits que son ballet... passe au bleu.

Ce que c'est, pourtant, que l'influence d'une combinaison chimique sur les destinées d'un fils.

Notre petite plaisanterie du nouveau remède contre la rage est en train de faire son tour de presse.

M. Edouard Lockroy, du Figaro, la met à une nouvelle sauce.

Selon lui, lorsque à l'avenir, dans une grande assemblée, une discussion menacera de devenir trop hargneuse, le président s'éciera vivement :

Messieurs, si vous aboyez plus longtemps, vous allez me forcer à ôter mon gilet de flanelle.

Et l'opposition, frappée des formes... vigoureuses de M. le président, votera immédiatement l'adresse.

Il y aurait à Lyon un article à faire sous ce titre :

Les Puanteurs de la petite presse.
On prendrait des gants et des pincettes.

L'Empereur d'Autriche n'a pas voulu quitter Paris sans distribuer cinq ou six tabatières enrichies de diamants.

Sous Louis XV, pour exprimer l'action d'un homme qui offrait sa tabatière, on disait :

Il montre sa platitude.

On dit que des propositions brillantes ont été faites à M. Edgard Sevray, le jeune et intelligent directeur du théâtre des Variétés, pour transporter la liste des abonnés du *Constitutionnel* qui est en train de démentager.

OBJET PERDU.

Nous prions les personnes qui, par mégarde, auraient trouvé notre collaborateur Léon Saint-Urbain, que nous avons égaré, de bien vouloir le rapporter au bureau du journal.

SIGNALEMENT : L'air bon ; assez bien fait de sa personne quoique un peu long.

Récompense.

L'HOMME MASQUÉ.

Visible au bureau, les Dimanches, de 9 h. à 1 h.

CORRESPONDANCE.

Rocambole. — Nous vous prions de continuer vos indiscretions afin que nous puissions les contrôler avec celles de D...

M. L. G. est prié d'avoir le courage de venir au bureau me dire en face ce qu'il a eu l'infamie d'écrire. Je le gratifierai de quelques soufflets, qui compteront, je l'espère, parmi ceux qu'il a dû recevoir dans sa vie.

Mlle X., aux Célestins. — La personne à qui vous faites allusion dans votre spirituelle lettre, possède en effet une petite paire de moustaches noires du plus heureux effet. Ce peut être lui.

M. F. Grizard. — Nous sommes accablés de vers.

M. A. Boët. — Courage, monsieur, vos vers sont bons, mais votre lettre, surtout, est parfaite.

M. Brossier. — Nous attendons vos causeries anecdotiques.

LES CLOCHETTES

Décidément la Société d'enseignement professionnel fait bien les choses. Après Jules Simon, Sarcy, de Lesseps, Duruy, etc, voici venir E. Laboulaye. L'éminent publiciste libéral a donné dimanche dernier au Palais Saint-Pierre une conférence sur ce sujet plein de promesses : l'éducation aux Etats-Unis.

Je voulais vous parler aujourd'hui de Laboulaye, vous tracer en quelques lignes le portrait d'un des hommes que j'admire et que j'aime le plus, indiquer les principaux actes de sa vie publique et ses écrits politiques, mais j'ai réfléchi qu'il serait plus opportun de le faire plus tard, en rendant compte de sa conférence.

Cette réflexion m'amena nécessairement à chercher un autre sujet d'article, et, de chute en chute, je le trouvai sans trop de peine : Les clochettes.

N'est-ce pas que ça sonne bien.

Tin, tin, tin, la sonnette de ma porte a retenti. Que me veut le visiteur inconnu qu'elle m'annonce ? sera-ce un intime ou un indifférent, un parent aimé ou un créancier impitoyable, ma concierge ridée ou une blonde fillette au minois agaçant qui vient me surprendre et faire retentir les échos de ma chambre des éclats bruyants de sa joie ? Non, c'est le facteur, rien que le facteur, qui, doublé de son uniforme vert à collet rouge, m'apporte une liasse de papiers.

J'allais oublier les journaux politiques, tous bienveillants aussi, et vraiment c'eût été dommage, car ils me fournissent une excellente transition pour arriver à la clochette du président du Corps législatif.

Ils vont s'ouvrir bientôt ces débats si impatientement attendus, et nous pauvres refusés, de la veille nous serons tenus, pour ne pas affronter la correctionnelle, de garder les mains dans nos poches et de voter notre encrier, plutôt que d'écrire une seule ligne sur ces affriandantes séances. *Alas ! alas ! poor Yorick...*

Tous ces hommes géants à la mâle cloquence dont les arguments forts, serrés, vrais et justes viennent réveiller en nos cœurs les aspirations libérales, Favre, Simon, Picard, Pelletan, Glais-Bisoin, etc., — il faudrait les nommer tous, — ces tribuns glorieux n'ont pas adopté le silence comme vertu dominante. Forts de leur droit comme ils le sont, ils bravent toute opposition, surtout systématique ; rien ne les arrête, ni les murmures, ni le bruit, ni le tumulte, le boucan ne les effrayerait même pas. Seule, la clochette du président oblige ce que ne peuvent obtenir les clameurs de cent cinquante voix du centre, et le gouvernement bénit la clochette.

Sur les flancs des Alpes, au milieu de pentes abruptes, dans les sentiers rocheux, sur la route qui conduit au chalet solitaire le pâtre rêveur et patriote, vous la trouvez suspendue au col pendant de ses vaches laitières ; c'est elle qui anime les vastes solitudes par son tintement argentin, c'est elle qui guide le bouvier pour ramener à l'étable la génisse égarée. Quiconque, perdu au milieu de cette grandiose nature dont la vue seule élève l'âme et l'épure, a entendu leur son clair et lointain, a tressailli de joie et en a gardé un doux souvenir.

Pour les dévots, c'est l'heure de la messe. Et dans l'église encore elles entendent la clochette, voix mystérieuse qui leur indiquera le moment précis où doit s'accomplir, — elles le croient, du moins, — le sacrifice divin et sanglant commémoratif du Golgotha.

Clochette d'ici, clochette de là, clochette partout ; nous la trouvons à la naissance et nous la retrouvons à la mort, nous la rencontrons au collège où elle interrompt brusquement les jeux, et à l'atelier que ses tintements réglementent. C'est elle aussi qui nous annonce le tonnerre chargé d'enlever les immondices de la rue. Que ne balaye-t-il en même temps les pourritures humaines ! Du haut en bas de l'échelle sociale, elle apparaît dans mille emplois divers.

Elle nourrit, il y a peu de temps encore, un certain Quasimodo boiteux que sa marche vacillante dispensait d'agiter le bras pour remplir sa bruyante fonction. Hérold, Sivioli, Hégésippe Moreau, le pauvre grand poète, lui ont dû de charmantes inspirations. Peut-être faisait-elle sonner à leurs oreilles ces grands mots de renommée, de gloire et d'immortalité, sonores et vides et souvent bien amers, hochets brillants destinés à payer les longues heures de découragement et d'insomnie de ces grands enfants surhumains.

Il est temps de m'arrêter, lecteur ; aussi bien si je continuais j'arriverais inévitablement à vous rendre sourd. Je suis sûr que les oreilles vous tintent depuis longtemps déjà.

Alfred DEBEAUCY.

Nous avons reçu, la semaine passée, un volumineux paquet accompagné de la lettre suivante :

Monsieur le Directeur du *Refusé*,

Je lis dans votre rude journal que vous allez publier les *Voraces de la Croix-Rousse*, un roman connu et qui n'intéressera qu'une fraction de vos lecteurs.

Je vous envoie **LES DRAMES DE LYON**, œuvre complètement inédite, et que je destinai au *Progrès*.

Le *vieux Lyon* a, lui aussi, son histoire étrange, sombre et terrible à raconter....

Je m'engage à donner mon nom à partir du quatrième feuillet.

Je ose croire qu'il étonnera bien des gens à Lyon et à Paris.

Agréez, etc.

UN OUBLIÉ.

Nous avons pris connaissance du roman et nous sommes encore sous le coup des étranges révélations qu'il contient !

Nous avons reconnu, dans *cette œuvre* de maître, des personnages historiques, aujourd'hui oubliés, et qui furent tristement célèbres en leur temps.

Mais ne déflurons pas le récit et annonçons pour SAMEDI PROCHAIN

LES DRAMES DE LYON

PREMIÈRE PARTIE

Les Mystères de la CROIX-ROUSSE

Incontestablement, c'est la première fois qu'il se sera publié en province une œuvre inédite d'une telle importance.

Le Secrétaire de la rédaction.



BOITE DU REFUSÉ

Paris, mercredi 13 novembre 1867.

Ah ! qu'il me soit permis de saluer l'aurore Du *Refusé*, voyant l'étendard qu'il arbore, Sachant qu'il met Platon après la vérité Et que sa devise est : Progrès et Liberté ! Il est rare, en effet, dans le siècle où nous sommes, De voir, ainsi que vous, messieurs, de jeunes hommes Rompre en visière avec le préjugé du jour, Descendre sans terreur dans l'arène à leur tour, Et dire pleins de joie : « A présent, qu'on nous compte ! » Car nous ne savons pas nous draper dans la honte, « Encenser les puissants, adorer les faux dieux, « Et jusqu'à leurs erreurs respecter nos aïeux. » Je ne vous connais pas, mais vous êtes mes frères ! Si l'orage survient, si les vents sont contraires, Courageux matelots, suivez votre chemin ; Car aussi je suis jeune et je vous tends la main. Unis, l'on est plus fort. Sur l'orme croît le lierre. Ah ! qu'un grand monument chacun porte sa pierre Car le progrès demande et nos cœurs et nos bras,

Jamais sous ses drapeaux il n'a trop de soldats ; D'un passé vermoulu balayons les décombres, Apportons la lumière en ces ratrières sombres ; Laissons faire, laissons passer méchants et sots ; Le mensonge est de verre et se brise en morceaux.

UN CONFRÈRE.

Nous prions ce confrère ami de nous continuer sa collaboration.

J. F.

THEATRE DE BRINDAS

AFFICHE

Pour répondre aux nombreuses sollicitations qui lui ont été adressées par un *Monsieur et une Dame*, après avoir discuté le *Pour et le Contre*, l'administration s'est décidée à faire *Maison Neuve* et à donner un jour ou l'autre malgré la *Pluie* et le *Beau Temps* une représentation extra-ordinaire au bénéfice d'un *Gentilhomme pauvre* et d'un *Fils de famille* ruiné par un *Caprice*, des *Beaux Messieurs du Bois-Doré*, fatal résultat des *Premières Amours* des *Vieux Garçons* avec la *Dame aux camélias*.

N'étant pas convaincu que la *joie fait peur*, et voulant consoler les *Femmes qui pleurent*, un *Ténor léger* donnera l'*Ut dièze*, accompagné par le *Serpent de la paroisse* et chantera le *Pied qui remue*, bleuet qui a toujours su toucher la *Corde sensible* de *Nos Intimes* et faire faire *Risette* aux gens d'esprit tout en faisant bayrer les *Ganaches* à la *Barbe-Bleue* de la *Grande Duchesse de Gérolstein*.

A cette occasion *Mignon* exécutera sur le *Piano de Berthe* avec le *Maître de chapelle*, sa grande fantaisie les *Jocristes de l'amour*, composée entre *Paris et Lyon* et dédiée à l'*Africaine* lors du *Voyage en Chine* de *Rothomago*.

Par extraordinaire et pour cette fois seulement on espère que les rôles seront parfaitement appris.

Avis.

Le *Chevalier du guet*, autrement dit le *Portier* du théâtre, craignant qu'il y ait *Péril en la demeure*, il ne sera pas permis de fumer au foyer — sans tabac, car personne n'ignore qu'*Il n'y a pas de fumée sans feu*.

Baby.

CHRONIQUE DE SAINT-ETIENNE.

2^{me}-1^{re}, mi-novembre 1867.

(Hic et illic.)

Jamais je ne me suis trouvé plus embarrassé qu'aujourd'hui.

Rien ou presque rien, voilà le bilan de la semaine. Le théâtre seul a offert ces jours derniers une proie à notre plume affamée.

Pour la première fois je me trouve d'accord avec le *Mémorial* sur le mode d'admission des artistes lyriques.

Rien n'est en effet plus fatigant pour les spectateurs et plus décourageant pour l'artiste débutant, que la manière inconveniente dont on accueille ce dernier sur la scène.

A sa première apparition et avant même qu'il ait donné la première mesure de son rôle, il est sifflé par quelques malencontreux tapageurs.

Et si pour venger le pauvre artiste découragé on applaudit, l'insulte répond : *C'est un parti pris*.

Quelques-uns de ces *faiseurs* de réputation ont été obligés de se retirer, sur l'invitation de la police, lors du 4^e début de M. Vienno, qui du reste a été admis à faire partie de la troupe d'opéra.

Après le théâtre on s'occupe énormément dans notre bonne ville de la solennité avec laquelle ont eu lieu les funérailles d'une dame de notre ville qui a voulu être inhumée sans aucune intervention religieuse.

Les hommes qui ont jusqu'à la fin le courage de leurs convictions religieuses, sont bien rares ; mais que doit-on penser quand on rencontre parmi ces natures d'élite... une femme !... (*Quid dicis de te ipso ?*)

A propos de ce fait, certaines coteries religieuses ont bien crié au scandale.

Voyez Garibaldi : Est-il un ecclésiastique qui ne le livre du haut de la *chaire de vérité* à toutes les exécutions des siècles futurs ?...

Quel abbé, si petit qu'il soit, qui ne se croie obligé de foudroyer l'impie, le sacrilège condottiere ?...

Il a échoué... donc c'est un bandit. C'est logique ou je ne m'y connais pas.

Après cela, quel grand homme depuis le Christ qui n'ait eu son Golgotha !...

Parlons d'autre chose.

Un nouveau volontaire vient de partir pour l'armée pontificale. Il arrivera à temps. Allons, tant mieux.

Ce jeune homme courageux est un de mes anciens camarades de collège, de ceux, vous savez, que l'on tutoie le premier jour, que l'on quitte ensuite et qui, dans le monde, quand on s'y rencontre, attendent pour vous saluer, qu'on aille chapeau bas leur présenter de respectueuses félicitations.

Oh ! la la !...

Voyez-vous Jean Pick flânant l'humour de ces muscadins doublés de la fortune de leurs aïeux. Me voyez-vous allant offrir mes services à ces fats qui ne frayeront qu'avec leurs chevaux, leurs chiens ou les femmes possédés dans le... demi-monde.

Ils se lancent.

N'est-ce pas de ces êtres inutiles dont il convient de dire qu'ils sont aussi richement bêtes que bêtement riches ?...

Jean Pick.

P. S. Dans son curieux numéro de dimanche (17 novembre), l'*Indépendant*, qui ne dépend de rien, pas même de la grammaire, comme je l'ai déjà écrit, me fait l'honneur d'insérer de s'occuper de moi.

Au dire de ce charmant journal, vous êtes informés que je suis *clerc de notaire*, *d'avoué* ou *d'huissier*. Il ne sait pas au juste, mais enfin un *peloton*, *sauter-ruisseau* (sic), digne de mépris et aussi méprisable que méprisé. Merci bien, honnêtes chrétiens.

Messieurs de l'*Indépendant* sont fâchés de ce que j'ai dit que M. V. de T., comme ils écrivent, était le saint patron de leur sainte bande.

Est-ce que ces messieurs de l'*Indépendant* sont sans position sociale qu'ils envient tant celle de leurs confrères ?

J'ai fait proposer par mon ami et prédécesseur au *Réveil*, de Lonnes, un rendez-vous, ou plutôt non, une visite que je voulais faire à la rédaction de l'*Indépendant*, à qui naturellement je devais des excuses pour erreur commise sur son rédacteur en chef.

Mais il paraît décidément que ces messieurs ne sont pas habitués aux convenances.

Après ça, c'est peut-être aussi la raison pour laquelle M. H. Rangard a quitté la rédaction ainsi que M. V. Veprémon.

A moins pourtant que ce ne soit l'*Eclair* qui les gêne.

Je conclus : Tout ce que j'ai signé dans le premier numéro du *Refusé*, je le maintiens, moins toutefois mon erreur sur M. V. de T. (Suis-je assez bon prince !) et j'ajoute que ces messieurs ont des procédés plus que malhonnêtes et inconvenants pour relever une erreur.

J. P.

LA GOGUETTE

La chanson que l'on regrette n'a point quitté nos climats...

Mais qu'importe, on n'en chante pas moins !

Les privations de la semaine, les angoisses de la veille, les soucis du lendemain, tout cela n'est rien si le dimanche la poche reste encore assez munie pour que l'on puisse se joindre aux amis réunis en goguette au cabaret voisin.

Bienheureux sont les compagnons qui peuvent être de ces fêtes ! Car la goguette, c'est la fée de l'atelier.

C'est elle qui console et rend fort contre l'adversité.

Chez elle le vin peut-être est-il un peu vert ! Dam ! ma foi, ce n'est pas une duchesse. Mais, en revanche, combien ses chants sont doux et bienfaisants !

Et plus qu'aujourd'hui eut-on jamais besoin de chanter ! car, comme l'a dit Béranger :

Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

Oh ! oui, il en a besoin !

La goguette est bien antérieure aux cafés-concerts. Elle existe depuis le premier chansonnier.

C'est le désir de se faire entendre en public qui provoqua sa naissance.

Le *Caveau de Paris* — cette pépinière du rire — ne fut d'abord qu'une goguette.

Et l'ancien *Caveau lyonnais*, — qui compta parmi ses membres le joyeux Casimir Ménetrier, Montperlier, l'auteur tant chanté des *Petits pieds de Lise*, Amédée de Roussille, le Voltaire de la chanson et Kauffmann, l'auteur des *Voraces*, — n'était, lui aussi, qu'une simple goguette.

Son siège était à la Croix-Rousse, dans la rue Perrot, je crois.

Bonne à présent, on se réunissait le dimanche dans un *bouchon*, où n'entraient pas qui voulait, et, comme à présent aussi, quiconque savait chanter était admis à se faire entendre.

Ces concerts du pauvre sont restés depuis ce qu'ils étaient alors : excessivement gais, instructifs parfois, honnêtes toujours.

En son temps le chanter des *Gueux* décernait le sceptre de la goguette à Emile Debraux,

Cet enfant qui, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé,
Pouffait de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé...

Aujourd'hui c'est lui qui trône dans nos goguettes entre Pierre Dupont et Eugène Imbert, et jamais monarque ne fut plus digne de régner.

Car Béranger est toujours jeune et la plupart de ses chants resteront d'éternelles actualités.

A une réunion des *Amis de la Chanson*, goguette où le hasard m'avait introduit, ces vers des *Esclaves gaulois*, chantés par un des assistants, ont suscité d'assez malins sourires :

Au monde en tutelle,
Dieux tout puissants, quel exemple offrez-vous ?
Au char des rois un prêtre vous attelle...

Il y a parmi ces braves ouvriers de très-agréables chanteurs et même de fort gentilles chanteuses ; aussi n'a-t-on pas lieu de regretter sa soirée.

J'y ai entendu plusieurs productions locales : *Ainsi parlait le Christ*, de René Bidaud ; *Quand les gaudes font flac*, et *Fillette et feuillette*, de Célestin Gauthier ; *La chanson de la soie* et *Les Pins*, de Pierre Dupont ; enfin, une parodie grimée : *Le vieux Canut de Gogquillon*. C'était à se tordre.

Ces dernières étaient interprétées par des amateurs qui ont dû, plus d'une fois — si je ne me trompe — fouler les planches de nos scènes lyriques.

N'est pas chanté qui veut dans les goguettes, et messieurs Baumaine-Blondelet, Bedaud et Elie Frébaud, tous ces rimeurs de bestiales stupidités pour cafés-concerts, attendront longtemps avant d'y être reçus.

On m'a fait lire une chanson adressée à ces joyeux goguetiers par Eugène Imbert, lequel, ne pouvant venir serrer la main à ses aimables interprètes, leur envoyait de Paris son salut amical.

En voici une strophe :

Tressez pour moi la couronne de lierre !
C'est de ces murs où préluda Dupont,
C'est de Lyon, l'active fourmilière,
Qu'à mes accents un jeune écho répond !
Chante des *Bœufs*, à toi les immortelles,
Mais les braves chez moi sont bienvenues...
O ma chanson, déploie encor tes ailes ;
Va saluer mes amis inconnus.

Jules CÉLÉS.

THÉÂTRES DE LYON

M^{me} Georges Sand est sans contredit l'un des plus grands hommes de France. Penseur profond, écrivain éminemment distingué, à l'allure osée, au style hardi et vigoureux, en même temps que châtie de main de maître, cet admirable hermaphrodite littéraire a pris place en tête de la littérature contemporaine, presque à côté de Victor Hugo, à l'un des plus hauts degrés de l'échelle romantique.

Cependant, par suite du déplorable préjugé qui existe en France contre les personnes de son sexe, et qu'on n'a pu parvenir encore à détruire depuis l'institution déjà fort ancienne de la loi salique, elle est et ne peut être autre chose qu'un écrivain de talent aimé, admiré et respecté.

Certes je ne voudrais froisser aucune susceptibilité, dénigrer personne ni attaquer aucune réputation, méritée ou non, mais je peux constater sans crainte d'être démenti que M^{me} Sand est au-dessus de Ponson du Terrail et qu'elle n'est pas décorée. Jamais, il me semble, MM. Camille Doucet et Albert de Broglie n'ont pu lui être comparés, et pourtant l'Académie ne lui a pas encore ouvert ses portes, injustice qui ne l'empêche pas de continuer à produire des romans magnifiques et des drames qui, après six ans écoulés, trouvent l'enthousiasme du public toujours vivace à leur égard. Tel les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, que les Célestins viennent de reprendre, avec une des meilleures distributions que j'aie vues depuis longtemps à ce théâtre, pour le bénéfice de M. Harville.

Cet artiste que, depuis son premier début, j'ai toujours regardé comme la meilleure acquisition qu'ait faite, cette année, notre troupe de drame et de comédie, vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de succès ; la création du marquis de Bois-Doré peut être comptée parmi ses meilleures. A côté de lui, MM. Bondonis et Laly, M^{mes} Thaïs Petit et d'Herblay, se sont fait applaudir à juste titre.

Une seule observation à Laurianne. La crinoline n'était pas inventée sous Henri IV et Louis XIII ; pour quoi donc, ayant à remplir un rôle de cette époque, la substituer aux modes du temps ? Les vrais grands artistes savent ne négliger jamais aucun détail.

Une remarque. M. Homerville, engagé comme premier comique *Sainville* et reçu par M. le commissaire, a de bien plus grandes dispositions pour les emplois de troisième rôle. Je propose de lui faire faire un quatrième début dans *Marie-Jeanne* ou une autre pièce de M. Dennery, à son choix.

Rendre compte des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* que tout le monde a vu à la création, serait superflu ; il suffit d'en constater le succès et d'en signaler la portée morale qui se dégage toujours la même dans les ouvrages de M^{me} Sand. Le mariage d'amour substitué au mariage d'argent, tel est le but poursuivi par l'auteur, but louable s'il en fut jamais et qui, atteint, accomplirait la rénovation du monde.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que nous revoyons à la scène des œuvres telles que le *Marquis de Villeneuve*, le *Mariage de Victorine*, la *Petite Fadelte*, etc., mais nous ne saurions laisser passer sans la saisir une aussi belle occasion de protester contre l'oubli dans lequel sont laissées certaines pièces signées de noms illustres. Les *Don Juan de village* et l'*Ami des Femmes*, n'ont jamais été représentés à Lyon, et cependant même les erreurs de Georges Sand et de Dumas fils sont préférables aux pasquinades de tout genre qui nous sont continuellement offertes.

Deux vaudevilles complétaient le spectacle : *La Locataire du troisième*, par M. Decourcelle, et *La Noce de Chicard*, de M. Jules Leblanc.

Voulez-vous une indiscretion ? M. Jules Leblanc n'est autre que l'heureux homme institué par M. le maître maître et seigneur de M^{me} Thaïs Petit.

Voulez-vous deux nouvelles ? Leconte est engagé aux Variétés en remplacement de Couder, et Lebrun quitte la scène au mois de mai ; il devient directeur. Ce sont deux pertes véritables pour les Célestins.

Alfred DEBEAUCY.

CONCERT

Dimanche soir, dans la salle Philharmonique, la Société chorale lyonnaise de l'école Galin-Paris-Chevé, dirigée par M. Perraud, offrait à ses nombreux invités sa première soirée d'hiver.

Cette société, composée de dames et d'hommes, a chanté plusieurs chœurs avec beaucoup d'ensemble et de précision. Deux d'entre eux *Jé Hérrouwini*, chœur de l'Eglise Russe, et surtout le chœur des pèlerins de *Jérusalem*, ont été fort applaudis.

Cette Société, bien que d'une assez jolie force, a le défaut de négliger beaucoup trop les détails ; les voix ne sont pas assez fondues, surtout celles des premiers ténors, et les nuances sont généralement négligées.

Le chœur de *La Magicienne*, pour voix de femmes, qui a été bien exécuté, comme ensemble, manquait de nuance.

Les intermèdes ont été parfaitement remplis par MM. Soubrat, ténor léger, M..., comique et Joly, violoniste. Celui-ci, dans une *pastorale célébrée*, a obtenu un franc et légitime succès.

La romance de *Mignon* et la *Légende du Fiancé* ont été chantées par M. Soubrat avec beaucoup de goût.

Entre les deux parties, dans le but de prouver la supériorité de la méthode, M. Perraud a fait faire à ses élèves des exercices d'intonation et d'harmonie improvisée. Nous avons été étonnés de la facilité avec laquelle les sociétaires chantaient à première vue les intervalles les plus difficiles. Ils sollicit à deux, trois, quatre et même cinq parties avec la plus grande justesse et la plus grande sûreté d'intonation.

En somme, cette soirée a été pour la Société chorale lyonnaise, un véritable et mérité succès.

Ch. MARANDY.

Le Gérant : J.-N. CLERG.